



A Nantes, une Folle Journée entre danse et transe

La 23e édition a écoulé plus de 140 000 billets pour 292 concerts autour du « rythme des peuples ».



L'Ensemble Links, dirigé par Rémi Durupt, le 3 février 2016. SEBASTIEN SALOM-GOMIS/SIPA

Rendez-vous incontournable depuis 1995, la Folle Journée de Nantes a affiché, du 1^{er} au 5 février, une 23^e édition sans le moindre signe d'essoufflement, autour d'une thématique sur la danse intitulée « Le rythme des peuples ». Plus de 140 000 billets ont été vendus sur les 148 500 mis à la vente pour 292 concerts payants, soit un taux de fréquentation de 94 %, un point et demi de plus qu'en 2016 : la ténacité de son fondateur, René Martin, paie. Depuis toujours, la musique et la danse, qu'elles soient savantes ou populaires, ont partie liée. Ainsi ce jeudi 2 février à 17 h 45, salle Balanchine, le groupe Gipsy Way fondé par le violoniste tchèque Pavel Sporcl. Foulard noir noué sur la tête et boucle d'oreille, l'homme au violon bleu accompagné de Zoltan Sandor (guitare et alto), Jan Rigo (contrebasse) et de l'excellent Thomas Vontszemu au cymbalum, aura un peu de mal à faire oublier qu'il est un ancien élève de Dorothy Delay à la Juilliard School de New York, biberonné à Tchaïkovski, Dvorak, Suk ou Korngold.

Très attendu, le spectacle grand public de 19 heures avec la Compagnie MAD du chorégraphe Sylvain Groud et l'Ensemble Links que dirige Rémi Durupt. Une rencontre musique et danse autour de Steve Reich, *Music*



[Visualiser l'article](#)

for 18 musicians . Trois marimbas, deux xylophones, un vibraphone, quatre pianos, violon, violoncelle, deux clarinettes (basses) et quatre voix de femmes amplifiées se partagent une musique obsessionnelle, organique, à l'instar d'un gamelan balinais.

Des mini-battles s'esquissent tandis que la salle Noverre se transforme en dance floor. Du jamais-vu ici
Un premier groupe de huit danseurs a traversé le plateau entre les instruments. Soudain, stupeur, des dizaines de personnes ont commencé à bouger : 86 danseurs amateurs, disséminés dans le public. Des bras qui se lèvent, des bustes qui oscillent : un monsieur prend assez mal que sa voisine de droite lui passe les mains devant le visage. Ce n'est qu'un début. Certains montent sur les sièges, d'autres projettent des jambes en l'air. Peu à peu, tout le monde est convié à sortir des rangs. C'est maintenant une immense cohorte qui s'agite dans les allées centrales, processionne en rythme vers le plateau, en redescend. Des mini-battles s'esquissent tandis que la salle Jean-Georges Noverre se transforme en dance floor, lumières et projecteurs à l'appui. Du jamais-vu à la Folle Journée. Comme dans la symphonie « Les Adieux » de Haydn, les instrumentistes finiront par s'arrêter les uns après les autres. Le silence retombé laissera sur la plupart des visages la marque d'un immense plaisir. Difficile d'imaginer plus juste illustration du « rythme des peuples ».

Homogénéité confondante

Le lendemain, jour levé depuis peu, la salle Isadora Duncan accueille dès 9 h 30 le jeune Quatuor Arod dans un programme Mendelssohn. Rien à voir avec le tourbillon pulsionnel de la veille – quatre garçons en sobre costume trois pièces et boutons de manchette, avec le zeste de décontraction dandy d'une chemise blanche à peine ouverte. Ils vont par deux à « rimes croisées » : l'impassibilité des visages du premier violon Jordan Victoria et de l'altiste Corentin Apparailly, les minois expressifs du second violon Alexandre Vu et du violoncelliste Samy Rachid. Mais c'est d'un seul archet qu'ils donnent aux *Capriccio* et à la *Fugue des Quatre pièces pour quatuors à cordes op. 81* une homogénéité confondante. A cette heure matinale, il n'y a encore ni filtre, ni masque, ni résistance : la musique du *Quatuor à cordes en la mineur op. 13* coule de source. Délicatesse d'inspiration, finesse d'expression, présence dans la dynamique comme dans l'élégie, les Arod sont tout simplement magiques. Plus tard, dans la Grande Halle bondée de la Cité des Congrès, on croisera Jordan Victoria, « primarius » de 24 ans, avec son petit chien Charlie dans les bras, un mini-bichon havanais tout blanc – le cinquième élément de ce quatuor magnifique.

Quelques dizaines de minutes plus tard, c'est un autre lauréat du prestigieux Concours ARD de Munich qui se produit dans la salle Anna Pavlova : les enfants sont venus nombreux pour écouter le percussionniste italien Simone Rubino. Entre les virtuoses *Bach Touch* de Casey Cangelosi et *Rebonds B* de Xenakis, la *Suite pour violoncelle n° 3 en ut majeur BWV 1 009* prouve que le marimba n'a rien à envier au violoncelle. Dans la Grande Halle, des « confrères » de Trinidad, le Renegades Steel Band, un groupe de 18 musiciens, dont six filles, dépositaires de la tradition du *steel pan* (littéralement « casserole d'acier »), sont en train de mettre le feu à une des *Danses hongroises* de Brahms. Il pleut toujours sur Nantes, le niveau de sécurité est à marée haute, mais la journée est toujours aussi folle qu'espérée.